

« Aux couleurs de l'été indien... »

La chanson est une drôle d'alchimie et son succès reste un mystère. « L'été indien » en est un bon exemple. Je ne sais par quelle magie le charme opère depuis maintenant plus de trente ans mais force est de le constater. Mis à part quelques détracteurs réfractaires – dont les auteurs d'un ouvrage récent sur les « tubes de l'été » –, en général, les gens aiment bien cette chanson et, de génération en génération, semblent la plébisciter. C'est sans doute qu'il y a une harmonie très naturelle entre les mots, la musique et l'interprétation. Et pourtant, ce qui semble être un mariage très simplement réussi est en réalité, si je me rappelle bien la genèse de la chanson, le fruit d'un travail où l'expérience des deux auteurs a tenu une place importante. C'est pourquoi, j'ai eu envie de commencer ce petit livre, *a priori* plutôt technique, par ce slow de l'été 1975.

Au départ, une musique de Toto Cutugno, excellente, et une idée originale du compositeur : des couplets parlés et un refrain chanté... Deux paroliers sont chargés par Joe Dassin d'en écrire le texte : Pierre Delanoë et moi-même. Je propose à mon collaborateur des couplets évoquant un flash-back nostalgique, au passé, et un refrain, au futur, rappelant les promesses échangées à ce moment-là. Mon idée lui convient et il commence spontanément, au fil de la plume : « *Tu sais, je n'ai jamais été aussi heureux que ce matin-là...* » Quelques phrases plus loin, il lance : « *Là-bas, on l'appelle l'été indien...* » Pourquoi ? Parce qu'il lui revient qu'en octobre 1974, surpris par le temps superbe qu'il faisait à New York, il avait demandé à un chauffeur de taxi la raison de cette météo

miraculeuse, ce à quoi le conducteur avait répondu, d'un ton d'évidence : « Mais, Monsieur, c'est l'été indien... »

Leçon n° 1 : ne jamais rien laisser passer

Tout est bon pour nourrir l'inspiration, et l'auteur, ce pillard honnête, doit prendre partout. Michel Audiard disait, d'ailleurs, que si les chauffeurs de taxi savaient ce qu'il leur devait, ils lui feraient payer deux fois le prix de la course... La phrase la plus anodine peut servir de pivot, de point d'appui à une chanson. Bécaud, par exemple, rencontre dans un avion une jeune actrice qui part voir son amoureux. Elle est toute heureuse... Le lendemain, voyage retour, la starlette fait grise mine : son ami a rompu. Gilbert lui parle, essaie de la consoler, l'invite à boire un café chez lui. Deux heures plus tard, elle le quitte, mal rassérénée avec ces mots banals : « Et maintenant, qu'est-ce que je vais faire ? » Tout autre que Bécaud aurait laissé passer cette phrase sans lui accorder la moindre importance... Monsieur cent mille volts, lui, se met au piano, commence une mélodie et appelle Pierre Delanoë. Vous connaissez la suite. Ne jamais rien laisser passer.

Mais revenons à notre chanson. « *Là-bas, on l'appelle l'été indien* », a donc écrit Pierre. Je réagis aussitôt : « ... *mais c'était tout simplement le nôtre...* » Le contrepoint n'existe pas que dans la musique. Il peut être aussi très utile en matière de texte... Trouver la phrase parallèle ou cousine qui réduit, qui humanise ou qui amplifie, qui sublime. Un vers ne doit pas rester orphelin. Il en appelle d'autres qui le complètent ou le contredisent et, ce faisant, « titillent » l'âme. Exemple :

*Je ne vis qu'elle était belle
Qu'en sortant des grands bois sourds.
« Soit, n'y pensons plus », dit-elle,
Depuis, j'y pense toujours.*

« Vieille chanson du jeune temps », Victor Hugo, 1840

Leçon n° 2 : savoir décliner toutes les idées annexes qui peuvent jaillir de l'idée principale

Ne pas passer du coq à l'âne sous prétexte de rime ou de vagabondage littéraire. La rigueur n'est pas la raideur, la fantaisie et la poésie ne s'excluent pas l'une l'autre, bien au contraire :

*Dire que si je suis barje
Ce n'est que de tes yeux
Car ils ont l'avantage
D'être deux.*

« Mistral gagnant », Renaud, 1985

« ... Avec ta robe longue, tu ressemblais à une aquarelle de Marie Laurencin... » Là aussi, la plume de Pierre a couru, simple et légère. Ça, c'est la grâce, ça n'a rien de technique, c'est chouette et inexplicable.

« ... Et je me souviens très bien de ce que je t'ai dit ce matin-là... » Delanoë ne sait absolument pas, justement, ce qui va se dire dans le refrain mais il se provoque, il s'oblige à trouver la suite, un peu comme lorsqu'il a écrit, pour Fugain : « *C'est un beau roman, c'est une belle histoire...* », et qu'il ne savait pas du tout ce dont il allait parler.

Leçon n° 3 : le principe de Perrault ou il était une fois

Amorcer la pompe, démarrer, écrire quelques mots qui, même banals, appellent une suite et rassurent car quelques cases sont déjà remplies.

« ... Ce matin-là... » Quand ? Je prends le relais : « *Il y a un an, il y a un siècle, il y a une éternité...* »

Le temps est un élément important, sensible, qu'il faut savoir marquer. Là, je le fais avec une progression dramatique qui, dans la voix de Joe, me semble ne pas devoir laisser indifférent.

Vient le refrain. Je l'écris pratiquement de bout en bout (eh ! oui, Messieurs les auteurs du livre sur les tubes de l'été, c'est moi, le coupable !...) :

*On ira
Où tu voudras, quand tu voudras,
Et l'on s'aimera encore
Lorsque l'amour sera mort.
Toute la vie
Sera pareille à ce matin...*

« L'été indien », Pierre Delanoë et Claude Lemesle, Toto Cutugno,
1988

Cela coule tout seul et Pierre, censeur en général sévère, approuve. Plus tard, lorsque la chanson a eu le succès que l'on connaît, on m'a reproché l'extrême simplicité de ces quelques vers. Je crois cependant que mon collaborateur a eu raison de les entériner : ils collent en effet parfaitement à la musique et une formulation plus élaborée aurait sans doute moins convenu.

Leçon n° 4 : rester simple, naturel

Là, j'entends quelques dents grincer mais nous verrons dans un prochain chapitre l'évocation du sonnet d'Oronte. Se laisser aller à l'inspiration, même si le résultat ne semble pas *a priori* extrêmement inventif.

« ... *Sera pareille à ce matin...* » Là, je déclare à Pierre : « Écoute, ton histoire d'été indien, c'est très intéressant, ça mérite mieux qu'une citation au milieu du premier couplet. Il faut absolument la caser à la fin du refrain car c'est notre titre. » Delanoë acquiesce mais nous ne trouvons pas la bonne formule. Les deux dernières phrases musicales se découpant ainsi :

1 2 3
1 2 3 4.

Nous ne lançons que des niaiseries, genre « c'est joli, l'été indien », j'en passe et des pires ! (Imaginez la joie de nos contempteurs si nous avions gardé ça !...)

C'est ici qu'intervient la fameuse scène, racontée dans un de ses livres par mon aîné hélas disparu, des caissons de vapeur à la thalasso de Deauville. Nous suons tous les deux, nus comme des limaces, dans des sortes d'œufs blancs qui constituent des saunas individuels. Et voilà que Pierre me dit, au beau milieu de notre cure de chaleur : « J'ai trouvé ! – Quoi ? – Non, tout à l'heure », me répond-il, entretenant un suspense un peu superflu.

Lorsque nous sortons des caissons, à poil et dégoulinants, il lance triomphalement : « *Aux couleurs de l'été indien.* » Le salaud, il a rajouté une note à la mélodie et ne s'est absolument pas soucié de la rime (avec « vie »). Mais il a eu évidemment raison. Les couleurs de l'été indien sont tellement belles, tellement évocatrices que c'était cela qu'il fallait dire.

Leçon n° 5 : n'être esclave ni de la métrique ni de la rime

On peut toujours rajouter un pied, on peut parfois ne pas rimer... Personne ne vous fera de procès. Ce qui compte, c'est ce qu'on a à dire. La forme doit obéir au fond.

Le second couplet s'écrit ensuite à quatre mains, sans grosses difficultés, avec quelques jolies trouvailles. Pour le terminer, j'inverse la formule qui concluait le premier : « *Il y a un an, il y a un siècle, il y a une éternité* » devient « *Il y a une éternité, il y a un siècle, il y a un an* ». Cette inversion, le temps qui se réduit cette fois à dimension humaine, prend, avant le second refrain, un caractère touchant.

Leçon n° 6 : savoir réutiliser certaines formules en les faisant éventuellement évoluer

Ce sont des points de repère qui touchent et s'inscrivent dans la mémoire.

Voilà... Notre chanson est terminée. Nous rentrons à Paris après nos sueurs normandes et je suis chargé d'apporter notre bébé à Joe. Celui-ci – une fois n'est pas coutume – approuve avec enthousiasme dès la première écoute. Arrive Jacques Plait, l'excellent directeur artistique de notre interprète. Je lui dis le texte. Réaction immédiate : « C'est parfait ! Il faut juste changer deux choses : l'été indien parce que personne ne sait ce que c'est et Marie Laurencin parce que personne ne sait qui c'est. »

Avec tout le respect que je dois à sa perspicacité habituelle, j'essaie d'expliquer à Jacquot que cela va, justement, contribuer au charme de notre petite œuvre. Il se laisse convaincre...

Leçon n° 7 : même les meilleurs peuvent se tromper mais, en général, ils ne persévèrent pas

Aujourd'hui, l'expression « été indien » figure au Petit Larousse. Je vous jure qu'avant la chanson, on ne l'y trouvait pas. Marrant, non ?